



MADemoiselle D'ALOIGNY, LIEUTENANT DE DRAGONS,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

M. JACQUES ARAGO;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre national du Vaudeville,
le 5 mai 1838.



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

GABRIEL D'ALOIGNY, lieutenant de Dragons.....	M. EMILE TAIGNY.
ERNEST DE MAULÉON, <i>idem</i>	M. FRADELLE.
LÉOPOLD, <i>idem</i>	M. LUDOVIC.
MARTEAU, <i>idem</i>	M. BRIDET.
GORJU, capitaine de dragons.....	M. LEPEINTRE jeune.
CRICQUET, petit trompette.....	M ^{me} EMILE TAIGNY.
M ^{me} GRÉCOURT, femme du colonel.....	M ^{me} GUILLEMIN.
AMÉLIE, sa fille.....	M ^{lle} JOSÉPHINE LABATH.

La scène se passe à Strasbourg.

Le théâtre représente une grande salle de conseil à côté de l'appartement du colonel; porte au fond, une autre à la gauche du public.

SCÈNE I.

GORJU, ERNEST, LÉOPOLD, MARTEAU,
TROIS AUTRES OFFICIERS, CRICQUET.

(Ernest et Léopold font des armes, Cricquet les regarde avec attention; deux officiers jouent aux échecs. Gorju fait des cocotes en papier, qu'il place par rang de taille sur une table à gauche du spectateur.)

ERNEST.

Une, deux.

LÉOPOLD.

Touche.

ERNEST.

Ah! bath, il n'y a pas de plaisir, tu pares toujours quand tu es touché.

LÉOPOLD.

C'est que tu touches toujours avant que je pare; que diable! on donne le temps.

CRICQUET.

C'est juste, sur le terrain on demande à son adversaire la permission de lui faire une saignée? Qu' c'est pékin!

LÉOPOLD.

Veux-tu te taire, petit lézard!

CRICQUET.

J' suis ici pour juger les coups, j' les juge.

C'est vrai, vous vous tenez en garde comme un joueur de violon; on s' pose comme ça, le corps droit, effacé, assis sur la hanche gauche, le bouton à la hauteur de l'œil, et on se fend, (en se fendant.) une... (Se relevant.) Cré coquin! si j'avais du poignet!...

GORJU.

Qu'est-ce que tu ferais?

CRICQUET.

J' vous boutonnerais tous!

ERNEST.

Et moi aussi?

CRICQUET.

Vous tout l' premier, lieutenant; vous avez comme ça un peu d' chic, un peu d' flou flou, mais l' solide manque; c'est pas comme le lieutenant Gabriel, au moins! c'est lui qui sait en découdre! il passe un dégagement qu' c'est un éclair.

SCÈNE II.

LES MÊMES; GABRIEL, entrant, un livre à la main.

GABRIEL.

Bonjour, messieurs... Toujours ici, Cricquet?

(36)

CRICQUET, bas à Gabriel.

Je regardais pousser une botte ; ils sont mollasses, qu'on aurait l' temps d' fumer une pipe avant d'être touché.

GABRIEL, lui donnant une petite tape d'amitié.
Te tairas-tu, petit drôle!

CRICQUET.

A la bonne heure ! v'là l' bon enfant qui s' montre. (Sur un signe de Gabriel.) Bon enfant, c'est l' nom qu'on vous donne dans la compagnie. Le troupier, voyez-vous, est un tantinet farceur ; quand on le bloque, il fume, il maronne, et il baptise... je suis presque toujours parrain... Papa Gorju... vous, on vous appelle capitaine Cocote, ou milord Pouf, rapport à ça qu'est assez conséquent ; vous, lieutenant Ernest, père Bougon ; vous, lieutenant Léopold, grand Échalas, et vous, sous-lieutenant Marteau, Cantaloup...

MARTEAU.

Eh ! drôle...

CRICQUET.

Histoire de rire.

AIR de l'Intérieur de l'Étude.

N'vous fâchez donc pas, je vous prie,
De c' sobriquet peu délicat.
Ce n'est guèr' qu'un' plaisanterie
Qu'on s' permet d' soldat à soldat.
Malgré vos cris et vos bourrades,
Vous êt's bien vu par les dragons :
Ça prouv' seul'ment qu' les camarades } *bis.*
Ont un faible pour les melons.

ERNEST.

Si Gabriel d'Aloigny en avait fini de sa lecture, je lui adresserais une petite question.

GABRIEL.

C'est dommage, j'en étais à un passage intéressant. (Il ferme son livre et va à côté d'Ernest.) Mais, voyons, que veux-tu ?

ERNEST.

Tu es bien jeune, mon garçon.

GABRIEL.

C'est une qualité assez précieuse pour que je la fasse valoir et que d'autres la desirent.

ERNEST.

Tu es aussi un peu goguenard.

GABRIEL.

Un peu, non ; beaucoup, oui.

ERNEST.

Cela n'amuse pas tout le monde.

GABRIEL.

Tant pis pour ceux que cela n'amuse pas.

ERNEST.

Et si j'étais de ceux-là ?

GABRIEL.

Eh bien ! je dirais : tant pis pour toi.

CRICQUET, à part.

C'est troupier, ça !...

GORJU, de même.

Est-il rageur !

ERNEST.

Savez-vous bien, Gabriel, que je fais la cour à la fille du colonel ?

GABRIEL.

Il faudrait être aveugle pour ne pas s'en apercevoir.

ERNEST.

Cela veut dire aussi que je ne vous veux pas pour rival, et que je vous invite amicalement à cesser vos assiduités auprès de mademoiselle Amélie.

GABRIEL.

Vous êtes fou, lieutenant Ernest.

ERNEST.

Les fous ont une volonté bien décidée.

GABRIEL.

A laquelle on résiste, et l'on fait bien.

CRICQUET, à part.

Il résistera !

ERNEST.

Et si je me fâche ?

GABRIEL.

Vous ne vous fâcherez pas.

ERNEST.

Cela dépend de vous ; me laisserez-vous le champ libre ?

GABRIEL.

Lieutenant, j'aime mademoiselle Amélie, je l'aime avec passion, je le lui ai dit, et je suis trop avancé pour la retraite. Est-ce clair ?

ERNEST.

Alors, monsieur, je cesse d'être votre ami, et nous nous verrons de plus près autre part.

GABRIEL.

Parole d'honneur, si je n'étais pas aussi bon garçon, il y aurait de quoi se fâcher sérieusement.

CRICQUET, à part.

Est-ce qu'il cale ?

ERNEST.

Oui, mais vous êtes trop bon garçon pour cela, c'est vrai.

GORJU.

Eh bien ! eh bien ! une querelle entre camarades ?

CRICQUET.

De quoi se mêle-t-il, le gros pouf ?

MARTEAU.

Silence ! voici le colonel.

LÉOPOLD.

Lequel ? le colonel en jupon ou en casque ?

GORJU.

Probablement celui en jupon... le premier, le vrai !... le chef de file, puisque l'autre a la goutte.

ERNEST, bas à Gabriel.

Nous reprendrons la conversation plus tard.

GABRIEL.

A votre aise.

CRICQUET, à part.

J' suis pas content du lieutenant Gabriel...
Madame la colonel !... Pst... filons...

(Il sort.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, M^{me} GRÉCOURT, AMÉLIE.

MADAME GRÉCOURT.

Messieurs, je vous salue.

(Tous portent la main au bonnet.)

TOUS.

Colonel...

MADAME GRÉCOURT.

J'étais bien sûre de trouver notre ami Ernest armé d'un fleuret et le capitaine Gorju occupé à faire des cocotes comme d'habitude.

GORJU.

Comme toujours, madame.

MADAME GRÉCOURT.

Et monsieur Gabriel un livre à la main.

AMÉLIE, à part.

Et moi aussi.

MADAME GRÉCOURT, sévèrement.

Quel est ce livre, monsieur ?

GABRIEL.

Les Commentaires de César.

MADAME GRÉCOURT.

On dit que c'est assez gentil, vous me le prêtez ; est-ce de la poésie ?

GABRIEL.

Non, madame, c'est de la prose.

ERNEST, d'un ton goguenard.

Il est si utile de savoir de nos jours comment autrefois on prenait des villes avec des béliers, des arbalètes et des frondes !

GORJU.

Allez-donc vous emparer de Gibraltar avec des flèches et des cailloux !

AMÉLIE, à part.

Sont-ils méchants !

GABRIEL.

Napoléon, madame, faisait de ce livre ses délassements habituels.

ERNEST.

A Gabriel donc un petit chapeau et une redingote grise !

GABRIEL.

Non, mais à Gabriel une épée et un champ de bataille !

MADAME GRÉCOURT.

Vous aurez bientôt tout cela, messieurs ; il est question de guerre ; on nous fait une mauvaise querelle, et nous saurons soutenir nos droits.

GORJU.

Ah ! il est question de guerre ?

MADAME GRÉCOURT.

Cela vous fera peut-être un peu maigrir, capitaine.

GORJU.

J'y pourrais perdre un bras ou deux, une jambe ou deux, une tête ou... n'importe, mais mon embonpoint, jamais.

AIR : Connaissez mieux le grand Eugène.

J'ai figuré dans plus d'une bataille,
J'ai figuré dans plus de vingt combats,
Au feu nourri d'une ardente mitraille
J'ai bien souvent figuré l'arme au bras. (bis)
Le corps zébré par mainte estafilade,
Qu'en maladroït je ne sus point parer,
Mon estomac n'en fut jamais malade,
C'était pourtant fort dur à digérer.

MADAME GRÉCOURT.

A la bonne heure. Vous savez, messieurs, que l'intendant-général est arrivé. Nous avons inspection demain de bonne heure ; je pense que le régiment se montrera digne de la haute réputation que nous lui avons acquise.

GORJU.

Colonel, comptez sur notre zèle.

MADAME GRÉCOURT.

J'y compte ; je vais avec ma fille chez le général ; un de vous veut-il être (regardant Ernest.) assez galant pour nous offrir son bras ?

GABRIEL, se précipitant.

Le mien est au service de ces dames.

AMÉLIE, vivement.

J'accepte avec plaisir, monsieur.

MADAME GRÉCOURT, à part.

Maladroït d'Ernest !

ERNEST, piqué.

Monsieur Gabriel cédera cet honneur à un autre, j'espère ; il sait que j'ai quelque chose de très pressant à lui dire.

GABRIEL.

Tu me le diras à mon retour.

AMÉLIE.

Au fait, monsieur, vous êtes assez galant pour attendre.

ERNEST, de même.

J'attendrai donc.

MADAME GRÉCOURT.

AIR : Monsieur le duc desire ma présence.

Puisque la goutte inhumaine et tenace
Dans son fauteuil a cloué mon mari ;
Souffrez, messieurs, qu'ici je le remplace ;
L'inspection se passera de lui.

GORJU.

Je ne crois pas, ou le diable m'emporte,
A tous les maux que la goutte causa ;
Si par hasard elle frappe à ma porte,
Moi je l'avale, et tout finit par là.

ENSEMBLE.

Puisque la goutte inhumaine et tenace
Dans son fauteuil retient votre mari ;
Vous pouvez bien ici prendre sa place ;
Le régiment se passera de lui.

(Gabriel sort donnant la main à madame Grécourt et à sa fille.)

SCÈNE IV.

ERNEST, GORJU, MARTEAU, LÉOPOLD.

GORJU, à Ernest.

Il me semble, mon brave, que tu t'es laissé couper l'herbe sous le pied.

ERNEST.

Que voulez-vous ! les hypocrites plaisent aux dames.

GORJU.

Je lui en veux aussi. Ma jolie cousine Amélie avait de la tendresse pour moi ; et, depuis l'arrivée de ce mirliflor... J'aurai une explication là-dessus... avec elle.

ERNEST.

Toi aussi, tu pensais à la fille du colonel ?

GORJU.

Pourquoi pas?... Moi, je pense à toutes les jeunes filles quand elles sont jolies ; et si j'étais fat, je vous narrerais certaines aventures d'alcove...

TOUS, riant.

Ah ! ah ! ah !...

GORJU.

Vous riez, messieurs?... vous riez...

ERNEST.

Des conquêtes d'antichambre, des triomphes de pot-au-feu.

GORJU.

Ça fait pitié.

AIR de la Robe et les Bottes.

Je puis citer mainte duchesse
Qui veut bien m'engager sa foi.
J'y puis joindre mainte comtesse,
Esclave soumise à ma loi.

ERNEST.

Nous comprenons que tu t'enflammes
Pour des beautés de si hauts lieux ;
Ce sont vraiment de grandes dames,
Car on les nomme cordons-bleus.

TOUS, riant.

Ah ! ah ! ah !...

GORJU.

L'épigramme est du plus mauvais goût, lieutenant ; et je ne veux pas même me baisser pour la relever.

ERNEST.

C'est que vous ne pourriez pas vous relever avec elle.

(Tous rient.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, CRIQUET.

CRIQUET, lisant.

« Lyon ; pour le capitaine Pouf, non, Gorju : »
voilà. — « Brest ; pour le lieutenant Léopold : »

voilà. — « Bordeaux ; pour le lieutenant Ernest de Mauléon : » voilà.

GORJU.

Tiens ! c'est de la petite danseuse Aglaé. Allons, elle ne m'oublie pas.

CRIQUET.

Dites donc, capitaine, est-ce que c'est de la bancale de l'autre jour ?

GORJU.

Veux-tu te taire, petit moutard !

ERNEST.

Est-ce qu'on vous demande des cocotes ?

GORJU.

On m'envoie autre chose, mon ami ; on m'envoie autre chose.

LÉOPOLD.

Du papier pour en faire, je parie.

GORJU.

Nous sommes trop discret pour vous mettre dans la confidence.

CRIQUET, sortant, et à part.

Gros poussah !

ERNEST.

Allons donc !... c'est impossible... ce serait par trop fort... j'en rirais toute ma vie.

GORJU.

Qu'a-t-il donc à se démener ? Est-ce aussi une lettre de danseuse ?

LÉOPOLD.

Fais-nous part de ce qui t'arrive, Ernest.

ERNEST.

Mais c'est que ça passe toute idée, et je suis fâché maintenant d'avoir cherché querelle à Gabriel.

GORJU.

Qu'est-ce donc ?

ERNEST.

Ah ! je ne veux pas vous le dire ; c'est si incroyable !

GORJU.

Parle, parle.

ERNEST.

Vous êtes trop bavards... mais c'est égal ; tenez... voulez-vous en rire avec moi ? Écoutez ce qu'on m'écrit de Bordeaux. Voilà le timbre, voilà la date, rien n'y manque. (Haut, lisant.) « Mon cher ami ; toute notre ville est en émoi : « tu sais que Gabriel d'Aloigny entra fort jeune « à l'École Militaire ; après deux ans d'étude, il « en sortit et vint voir sa famille. Il avait alors « deux sœurs orphelines ; la plus jolie, l'ainée, « avait les goûts tellement militaires, qu'on la « voyait tous les jours au tir, ou le fleuret à la « main ; elle était d'une adresse merveilleuse. « Une idée bizarre lui traversa l'esprit : desirant « donner à sa sœur cadette un guide dans le « monde où elle allait entrer, elle fit tant par ses « promesses, ses prières et ses larmes, qu'elle prit « l'épaulette et l'épée, et partit à la place de son « frère à qui elle ressemblait trait pour trait. Le « frère et la sœur habitent, depuis lors, une petite

« maison de campagne, où les plus intimes amis
« sont seuls reçus. Cependant on assure qu'une
« circonstance particulière d'héritage a tout dé-
« couvert récemment, et chacun fait ses contes
« sur cette aventure. On dit que mademoiselle
« d'Aloigny est en garnison à Strasbourg; mets
« à profit ma confiance, et donne-moi, je te
« prie, des détails sur cette jeune amazone. »

GORJU et TOUS.

Bah!... bah!...

LÉOPOLD.

La nouvelle est bonne, impayable.

ERNEST.

Dites incroyable.

GORJU.

Eh bien! vous me croirez si vous voulez, je
me doutais de quelque chose; je m'explique à
présent les préférences dont je suis l'objet. A
table, c'est toujours à mes côtés qu'elle s'assied;
à la promenade, c'est toujours sur mon bras
qu'elle s'appuie. N'a-t-elle pas un jour poussé
l'imprudence jusqu'à me demander une place
dans ma chambre à coucher? (Tous rient.) Riez,
riez donc encore! Que serait-il arrivé, je vous
le demande, si j'avais accepté?

ERNEST.

Quel danger vous avez couru là, mon pauvre
Gorju!

GORJU.

Et elle donc!... elle!...

LÉOPOLD.

Mais d'abord, devons-nous garder le secret à
nos amis?

TOUS.

Non, non, non...

ERNEST, d'un ton hypocrite.

Ce serait plus sage; je suis fâché maintenant
de vous avoir fait cette confiance.

GORJU.

Oui, pour l'utiliser à ton profit, n'est-ce pas?

LÉOPOLD.

Plus bas; le voici.

GORJU.

Tu veux dire: la voici.

ERNEST, à part.

Mon ami de Bordeaux a suivi mes ordres.
Tous y sont pris; c'est à merveille.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; GABRIEL, qui vient prendre le milieu
de la scène.

GORJU, galamment.

Vous avez bientôt quitté ces dames, lieutenant?

GABRIEL.

Elles n'allaient qu'à deux pas; mais comme
Ernest avait hautement témoigné le desir de me
voir le plus tôt possible; je me suis empressé,
et me voici.

GORJU, à part.

Elle grossit sa voix.

GABRIEL, à Ernest.

Avez-vous quelque chose à me dire, mon-
sieur?

ERNEST.

Non, rien maintenant... (Il passe devant lui et
rit.) Bonjour, Gabriel.

(Il sort en riant.)

GABRIEL, froidement.

Bonjour.

MARTEAU, de même.

Je suis le serviteur empressé du lieutenant
Gabriel d'Aloigny.

(Il sort de même.)

LÉOPOLD et UN AUTRE OFFICIER, de même.

Et nous aussi.

GORJU, de même.

Et moi aussi.

(Gabriel l'arrête.)

SCÈNE VII.

GABRIEL, GORJU.

GABRIEL.

Oh! pour le coup, capitaine, vous me direz
ce que signifie tout ceci.

GORJU, à part.

Voilà une main de femme qui serre diable-
ment fort... quelle gaillarde!

GABRIEL.

Eh bien! parlerez-vous?

GORJU, balbutiant.

Volontiers: c'est toute une histoire morale et
croustilleuse à la fois, une histoire de substitu-
tion de personne. (A part.) Elle rougit. (Haut.)
C'est une affaire de la plus haute gravité, mais
que je ne puis vous confier, car ce secret ne
m'appartient pas.

GABRIEL.

Et je suis mêlé à cette intrigue, moi?

GORJU.

Oh! de la façon la plus directe.

GABRIEL.

Par qui pourrais-je en apprendre davantage?

GORJU.

Ernest est si bavard, vous avez droit de l'in-
terroger.

GABRIEL.

Au fait, j'aime mieux lui qu'un autre. Où
pourrai-je le trouver dans ce moment?

GORJU.

Que sais-je? au café sans doute; mais vous
n'allez pas là, vous, lieutenant; l'odeur de la
pipe vous ferait mal au cœur.

GABRIEL.

N'importe, j'y vais.

GORJU.

Vous ne prenez pas d'ombrelle, lieutenant?

GABRIEL.

Une ombrelle! vous êtes fou! capitaine; décidément vous tombez en enfance... A tout-à-l'heure.

GORJU, l'arrêtant.

A propos, lieutenant, vous m'aviez autrefois témoigné le desir d'être mon camarade de chambre...

GABRIEL.

Eh bien?

GORJU.

Je serais enchanté de vous voir aujourd'hui dans les mêmes dispositions.

GABRIEL.

Parole d'honneur! capitaine, il faut vous faire saigner, vous êtes malade; faites-vous tirer du sang, capitaine: vous êtes plus malade que vous ne croyez.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

GORJU, seul.

C'est qu'elle garde son sang-froid avec un aplomb à dérouter les plus habiles. Voilà pourtant le rival redoutable que nous a donné ma jolie cousine... pauvre petite!... il faut que je la prévienne avant que le mal ait fait trop de ravage. La voici... oh! avec sa mère! j'attendrai.

SCÈNE IX.

M^{me} GRÉCOURT, GORJU, AMÉLIE.

MADAME GRÉCOURT.

Tout seul, capitaine?

GORJU.

Oui, colonel.

MADAME GRÉCOURT.

Vous devez bien vous ennuyer.

AMÉLIE.

Que tu es méchante, maman!

GORJU.

Colonel, vos épigrammes continuelles sont l'indice d'une grande colère contre moi, ou d'une passion fatale que vous cherchez vainement à déguiser.

MADAME GRÉCOURT, riant.

Vous avez raison, capitaine Gorju... je vous aime, d'abord comme parent... et puis... Le général a quelque chose d'heureux à vous apprendre. Il y a long-temps que vous êtes capitaine.

GORJU.

Vingt-sept ans, colonel.

MADAME GRÉCOURT.

Demain nous ferons reconnaître le chef d'escadron Gorju.

GORJU.

Chef-d'escadron! à la bonne heure, ce n'est pas volé.

AIR: Amis, voici la riante semaine.

J'ai si souvent au profit de la France
Gravi des monts et traversé des mers;
J'ai tant bravé, dès ma plus tendre enfance,
Le froid du nord et la soif des déserts;
De choux, de pois et de pommes de terre
J'ai si long-temps attristé mes regards,
Qu'on me devait, pour prix de ma misère,
Un petit plat de graine d'épinards.
On me devait la graine d'épinards.

MADAME GRÉCOURT.

Je me félicite d'être la première à vous annoncer cette bonne nouvelle.

GORJU, avec importance.

En échange, colonel, je vais vous en donner une autre qui vous égayera, j'en suis sûr.

MADAME GRÉCOURT.

Un nouveau mode de confectionnement de cocotes?

AMÉLIE.

Oh! j'en ai déjà plus de cinq cents dans mon panier à ouvrage.

GORJU, avec un soupir.

Elles sont bien heureuses! petite cousine! Ce n'est pas cela; c'est un nouveau mode de confectionnement de jeunes filles.

MADAME GRÉCOURT.

Dès-lors, je vous laisse seuls. Amélie me confiera plus tard cette importante affaire... (Avec une gravité d'emprunt.) Mon neveu, soyez sage.

GORJU.

Tous les chefs d'escadron ont de la galanterie, mais ils savent respecter l'innocence. Colonel... (A part.) Elle me laisse avec sa fille... femme imprudente!

SCÈNE X.

GORJU, AMÉLIE.

GORJU, se pavanant.

Votre mère, Amélie, est d'une confiance bien aveugle!... Au surplus, je n'en abuserai pas.

AMÉLIE.

Voyons, mon cousin, ce mystérieux secret que vous avez à m'apprendre.

GORJU.

Un petit préambule serait peut-être nécessaire; mais je ne veux pas vous faire languir, et je vais tout d'abord droit au but. Ma cousine, avez-vous lu les métamorphoses d'Ovide?

AMÉLIE.

Oui.

GORJU.

La réponse est téméraire.

AIR: A soixante ans.

Pour triompher des cœurs les plus rebelles,
Les dieux jadis se faisaient animaux,
Et libertins et coureurs de ruelles,
Ils se changeaient en fleuves, en chameaux,

En or, en cruche, en béliers, en taureaux.
La femme alors aimait beaucoup les bêtes,
Et tous les dieux étaient de vrais dindons,
Dignes au plus des petites maisons,
Car ils auraient décuplé leurs conquêtes,
S'ils s'étaient faits officiers de dragons.

AMÉLIE.

Il est vrai qu'un officier de dragons est plus
à craindre qu'un taureau ou qu'un serpent.

GORJU.

Eh ! eh ! on a vu des taureaux bien auda-
cieux... mais quand l'officier de dragons s'ap-
pelle Gabriel d'Aloigny.

AMÉLIE.

Oh ! alors... on le nomme son mari, et on
le dit aux amis qui l'ignorent.

GORJU.

Lui !... Gabriel... votre mari !

AMÉLIE.

Lui-même, je vous en donne la nouvelle, et
je ne doute pas qu'à l'exemple de mon père
ma mère n'approuve mon choix.

GORJU.

Alors, ma cousine, je cesse de plaisanter,
et je n'ai plus qu'à vous plaindre.

AMÉLIE.

Pourquoi ? vous m'effrayez.

GORJU.

C'est que ce Gabriel d'Aloigny n'est pas ce
que vous croyez, un brave et noble garçon di-
gne de votre amitié...

AMÉLIE.

Que dites-vous ?

GORJU.

Gabriel a une sœur... à Bordeaux.

AMÉLIE.

Oui, il l'attend chaque jour.

GORJU.

Elle ne viendra pas.

AMÉLIE.

Pourquoi ?

GORJU.

Parcequ'elle ne viendra pas... elle est ici...
c'est Gabriel lui-même.

AMÉLIE.

Ciel !

GORJU.

Oui, ma cousine, impossible de douter; les
détails en sont arrivés ce matin ; j'ai lu la let-
tre... je l'ai lue, la lettre.

AMÉLIE.

Quelle infamie !

GORJU.

C'est plus qu'infâme, c'est inconvenant.

AMÉLIE.

Je m'en vengerai.

GORJU.

C'est cela ; la vengeance est une vertu fémi-
nine... et si vous m'en croyez, je vous y aide-
rai de tout mon pouvoir. Je vous ferai la cour.

AMÉLIE.

Je le veux bien.

GORJU.

Je vous aimerai.

AMÉLIE.

Je le veux bien.

GORJU.

Je vous demanderai en mariage.

AMÉLIE.

Je le veux bien.

GORJU.

Je vous épouserai.

AMÉLIE.

Je ne veux pas... mais je feindrai de vous ai-
mer aussi.

GORJU.

Permettez, permettez, ma cousine.

AMÉLIE.

AIR du Pot de fleurs.

Je lui dirai que je vous aime
De l'amour le plus violent,
Que pour lui ma haine est extrême,

GORJU.

Tout cela certe est fort galant ;
Mais souffrez qu'à ces artifices
Je m'oppose sans nul détour.
Si je consens à vous faire la cour,
J'en veux au moins les bénéfices.

AMÉLIE.

Silence ! la voici.

GORJU, à part.

Cela va être très amusant. (Il s'approche en
fredonnant de la table des cocotes.)

oo

SCÈNE XI.

GORJU, GABRIEL, AMÉLIE.

GABRIEL, joyeusement.

Un tête-à-tête !... si mademoiselle Amélie
m'y avait autorisé, je serais jaloux de son gen-
til petit cousin.

GORJU.

Va, va, ma bonne ! patauge, patauge !

AMÉLIE, avec dépit.

Peut-être la présence de mon cousin est-elle
plus redoutable que vous ne feignez de le croire.

GABRIEL.

Mais, en effet, il est troublé comme s'il ve-
nait de faire un larcin.

AMÉLIE, à part.

C'est qu'elle n'est pas du tout embarrassée.

GORJU, coquettement.

Les larcins que je fais, lieutenant, sont de
ceux que les dames aiment le mieux à pardon-
ner. (A part.) Attrape...

GABRIEL.

Au surplus j'aurais tort de m'alarmer ; et ma-
demoiselle Amélie ne me pardonnerait pas une
jalousie sans motif.

GORJU.

Qu'est-ce donc qui vous a fait quitter si tôt les camarades que vous alliez rejoindre ?

GABRIEL.

Je ne les ai pas trouvés ; je n'ai pu rien apprendre. Mais je rends grâce à ce contre-temps qui me ramène plus vite auprès de vous, mademoiselle.

AMÉLIE, à part.

Elle ose encore me regarder sans baisser les yeux ! (Haut.) Ainsi donc, vous m'aimez, vous ?

GABRIEL.

Si je vous aime !

AMÉLIE.

Mais, là, d'amour ? d'amour pour tout de bon ?

GABRIEL.

De l'amour le plus violent et le plus tendre !

GORJU, à part.

Elle y tient.

AMÉLIE.

Et vous voulez m'épouser ?

GABRIEL.

C'est le plus cher de tous mes vœux !

GORJU, à part.

Je l'en défie bien, par exemple !

GABRIEL.

Qu'ai-je donc fait pour que vous en doutiez ?

AMÉLIE, avec des larmes.

Il me le demande !... Mais je vous hais, moi, entendez-vous, je vous déteste, vous m'êtes insupportable !

GABRIEL.

Je ne puis m'expliquer ce malheur, que je n'ai pas mérité.

AMÉLIE.

Cherchez bien, et vous saurez si ma colère est légitime, et si les railleries de ces messieurs sont méritées.

GABRIEL.

Je vous assure que tout cela est encore pour moi une énigme introuvable.

AMÉLIE.

AIR du Dieu des bonnes gens.

Ah ! c'en est trop ! quittez votre épaulette
Qui vous sied mal et vous rend si coquet.
Ce qu'il vous fant, c'est une collerette,
Ce sont des fleurs, c'est un étroit corset.
Répudiez une épée homicide,
A vos côtés fragile épouvantail,
Et comme moi dans votre main timide
Prenez un éventail.

GABRIEL.

Oh ! pour le coup, j'ai le droit d'exiger...

AMÉLIE salue.

Mon cousin, donnez-moi le bras. Adieu... mademoiselle.

GORJU, à part.

Le coup est porté, la malheureuse est anéantie... Mademoiselle.

(Il sort avec Amélie, qui lui prend le bras.)

SCÈNE XII.

GABRIEL, seul.

Mademoiselle!.. mademoiselle!.. Est-ce qu'elle croirait que j'ai reculé devant une affaire d'honneur?... est-ce que ces messieurs auraient osé s'en vanter?... Nul doute, je suis à leurs yeux un écolier... un enfant sur qui les railleries peuvent tomber sans qu'il s'en offense. Eh bien ! non, mes bons et loyaux camarades, il n'en sera pas ainsi, je vous l'atteste ; et si une première épreuve ne vous satisfait pas, le petit officier vous en promet une seconde... une troisième, jusqu'à ce que vous disiez à haute voix : « Une épée ne sied pas mal à la main de mademoiselle d'Aloigny. »

AIR : Restez, restez, troupe jolie.

Raillez, raillez tous ce visage

Qui n'a jamais vu de combats.

Mais sachez bien que le courage

Chez nous ne se mesure pas,

Au front ne se mesure pas.

Je vous apprendrai, sur mon ame !

Dussé-je y perdre mon bonheur,

Que si par les traits je suis femme,

Je suis un homme par le cœur !

SCÈNE XIII.

GABRIEL, CRIQUET.

CRIQUET, du fond et à part.

Tiens ! il a l'air de rager ; il saute comme un poisson dans la poêle : gare les éclaboussures.

GABRIEL, sans regarder.

Qui vient là ?

CRIQUET.

Moi, lieutenant.

GABRIEL.

Que veux-tu ?

CRIQUET.

Je veux vous parler, vous dire deux mots.

GABRIEL.

Je ne veux pas t'entendre.

CRIQUET.

Pardon, lieutenant, mais il le faut.

GABRIEL.

T'en iras-tu ? gamin !

CRIQUET.

Eh bien ! non, là, je n' m'en irai pas, calottez-moi, giflez-moi, donnez-moi du pied... comme d'habitude, je resterai.

GABRIEL.

Tu lasses ma patience.

CRIQUET, s'attendrissant par degrés.

Tiens ! vous laissez bien la mienne, vous ! si j' vous aime, est-ce ma faute ! si j' vous veux du bien, en puis-je davantage !... Croyez-vous qu' j'ai pas de mémoire ? C' brave carabinier qu' vous avez si chaudement défendu d'vant

l' conseil de guerre, et qu' sans ça on aurait fu-
sillé... Celui à qui vous avez fait grace quand
il vous a menacé d' sa latte... Et la vieille mère
du second chef trompette, qui s' était fracassé
la jambe, et à qui vous avez envoyé des z'har-
des et de l' argent... Moi-même, que vous
gifflez avec tant d' amitié... n' est-ce pas assez
pour que j' vous aime, dites?...

GABRIEL.

Eh bien ! après ?...

CRICQUET.

Eh bien ! il y a un service à vous rendre, et
m' voilà.

GABRIEL.

Voyons, parle, mais dépêche-toi.

CRICQUET.

M' y v' là. Lieutenant, je n' suis pas content
d' vous.

GABRIEL.

Hein !...

CRICQUET.

Tout-à-l' heure, ici, vous n' avez pas été franc
du collier dans votre bisbille avec père Bou-
gon, et j' aurais diablement marronné si d' au-
tres que moi vous avaient entendu.

GABRIEL.

Après ?

CRICQUET.

J' viens du café où je me suis faufilé comme
pour prendre un petit verre ; mais j' avais pas
soif...

GABRIEL.

Ni le sou pour payer.

CRICQUET.

C' est vrai, mais c' est égal ; j' ai entendu ces
farceurs-là, et ils disaient des choses, voyez-vous,
à faire dresser les cheveux !

GABRIEL, de même.

Après ?

CRICQUET, embarrassé.

Ils disaient...

GABRIEL, de même.

Eh bien !...

CRICQUET, de même.

Dame... c' est dur à sortir, ça demande du
temps... c' est une étrille dans le gosier... ils
disaient que vous n' étiez pas un homme, quoi !
c' qui veut dire qu' vous aviez caponné, qu' vous
aviez fait l' plongeon... enfin... qu' vous étiez
une vraie femme... cré coquin ! si on en disait
autant d' moi !...

GABRIEL.

Après ?

CRICQUET.

Ils vont venir, lieutenant, il faut qu' vous
vous mettiez en ligne, avec un, avec deux,
avec trois, peu importe... il faut que vous rece-
viez un atout, à la tête, au ventre, au cœur, ça
n' fait rien ; il faut que c' t' atout soit d' première
qualité, un atout de choix, qui vous cloue au

lit pour trois mois au moins ; et si vous êtes tué,
soyez sans inquiétude, lieutenant, nous serons
là pour vous soigner, nous vous porterons sur
nos épaules et nous vous dirons un adieu d' ami...
Lieutenant... au nom du ciel, battez-vous... faites-
vous tuer pour l' amour de nous !...

AIR du vaudeville de Taconnet.

Mon pèr' jadis fut un vieux vétérân,
Dont p' t' être un jour devrait parler l' histoire ;
A son nom seul, on voit tout l' régiment
Les yeux en pleurs se rapp' ler sa mémoire.
« Mon fils, » m' dit-il... J' entends encor sa voix !
« Souviens-toi bien d' ma parole dernière,
« Sois bon soldat, et meurs plutôt vingt fois,
« Que de r' garder un' seul' fois en arrière. »

GABRIEL, souriant.

Tu es un brave garçon, mon ami ; mais sois
tranquille, le régiment sera content de moi...
comme il l' a été du vieux vétérân... Les voici,
tais-toi.

CRICQUET.

Cré coquin ! je lui ai donné de mon sang, il se
battra.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, GORJU, ERNEST, MARTEAU,
LÉOPOLD et LES TROIS AUTRES OFFICIERS.

(Gabriel occupe le milieu de la scène.)

GABRIEL.

Ces messieurs n' étaient pas au café tout-à-
l' heure ?

ERNEST.

Non, mais en passant on m' a dit que vous
étiez venu m' y demander.

GABRIEL.

On vous a dit vrai.

GORJU.

Le lieutenant Gabriel se serait hasardé à en-
trer dans un endroit si inconvenant !

GABRIEL, souriant.

Les circonstances rendent téméraire.

ERNEST.

Nous jouons donc aux barres ? ce matin je
courais après vous, ce soir vous courez après
moi ; avez-vous quelque confiance à me faire ?

GABRIEL.

O mon Dieu ! une de ces confidences aux-
quelles votre caractère brouillon doit vous
avoir habitué.

CRICQUET, à part.

Bien tapé !

ERNEST.

Parlez.

GABRIEL.

Je serai bref, et ces messieurs ne sont pas de
trop ici.

TOUS.

Écoutons.

GABRIEL.
Vous ne savez pas ce qu'on dit de moi dans le régiment?

GORJU, à part.

Si elle le savait elle-même!

ERNEST.

Bien des choses, je vous jure.

GABRIEL, à Ernest.

Oui, par exemple, qu'une épée sied mal à mon côté, que je ne suis pas plus fait pour l'état militaire que vous, lieutenant, pour plaire aux dames...

ERNEST.

Monsieur!...

GABRIEL.

Permettez, je n'ai pas fini.

CRICQUET, à part.

Ça chauffe, ça chauffe.

GABRIEL.

On dit encore que l'odeur des parfums est plus faite pour moi que celle de la poudre, et que je suis plutôt une femme qu'un lieutenant de dragons.

ERNEST.

Parole d'honneur, lieutenant, j'ai entendu dire tout cela.

TOUS.

Et nous aussi.

GORJU, gravement.

Et moi aussi.

CRICQUET.

Cré coquin! et moi aussi.

GABRIEL.

Oui, mais on ajoute que ces paroles ridicules, offensantes pour mon caractère, c'est vous qui, le premier, les avez propagées, et que les sots n'ont fait que les répéter.

GORJU.

Je ne prends pas ça pour moi.

ERNEST.

Et si cela était?

GABRIEL.

Si cela était, mon devoir serait d'en demander une réparation éclatante, le vôtre de me la donner.

ERNEST.

Moi?

GABRIEL.

Vous d'abord; puis tous ceux qui par sottise ou par désaveu ont servi vos rancunes.

CRICQUET, à part.

Je n'aurais pas mieux dit.

GORJU.

Comment! un cartel général? (A part.) Quelle amazone!

GABRIEL.

Oui, messieurs, un cartel général, car il est temps que je prenne ici le rang que je dois occuper. Lieutenant Ernest de Mauléon, voulez-

vous me faire l'honneur de croiser votre épée avec la mienne?

GORJU, à part.

C'est qu'elle y va de bon cœur!

MARTEAU, bas à Ernest.

Tu ne peux pas sérieusement accepter.

GABRIEL, plus en colère.

Faut-il que je répète ma question?

ERNEST.

Et si je refusais d'y répondre?

GABRIEL, ôtant son gant.

Alors, monsieur, je vous y contraindrais par un de ces moyens violents auxquels j'espère vous ne me forcerez pas de recourir.

CRICQUET, à part faisant le geste d'un soufflet.

Vlan!... gare la giroflée...

GORJU, à part.

Un soufflet de femme... c'est une faveur... j'en ai reçu... j'en recevrais encore.

ERNEST, à part.

A présent que je leur ai dit que c'était une femme, ma position est embarrassante.

GABRIEL.

Au surplus, messieurs, jamais occasion plus favorable ne vous fut offerte pour donner une leçon à un nouveau venu. Ah! il vous faut des épreuves!.. Pourquoi donc avoir tardé si longtemps à m'y soumettre? ou plutôt n'avez-vous pas reculé devant un duel à l'épée, avec moi votre maître à tous le fleuret à la main?... Oh! qu'à cela ne tienne, je ne veux point profiter de mes avantages, et le pistolet est l'arme que je vous propose pour la réparation de mon offense.

CRICQUET, à part.

Cré coquin!... que c'est beau!

GORJU, à part.

C'est fort adroit; au pistolet on ne se déshabille pas.

ERNEST, à part.

Il n'y a plus moyen de refuser.

GABRIEL, à Gorju.

Capitaine, je me flatte que vous me servirez de second.

GORJU.

Comment donc!... (A part.) J'ai toujours dit qu'elle avait un faible pour moi.

GABRIEL.

Marteau, tu as là ta boîte de pistolets?

MARTEAU.

Tu voudrais absolument?...

GABRIEL.

A moins que le lieutenant Ernest n'avoue hautement ses torts...

ERNEST.

Par exemple! voilà qui serait du nouveau!

GABRIEL.

En ce cas, marchons.

ERNEST, à ses camarades.

Allons toujours, nous verrons sur le terrain.

GABRIEL, allant prendre le bras de Gorju qui le caresse.

AIR de Cortès.

Vite allons de ce pas
Terminer cette affaire;
Gorju, prenez mon bras,
Certe il ne tremble pas!

Moi qui par un duel craignais de lui déplaire,
Sans peur de l'affliger,
Je puis donc me venger!

TOUS.

Vite allons de ce pas
Terminer cette affaire;
Nous verrons si là-bas
El' ne tremblera pas.

(Ils sortent à la suite de Gabriel et de Gorju.)

SCÈNE XV.

CRICQUET, à la porte, les suivant de l'œil.

Il y va! c'est qu'il y va, parbleu! Bien! Et dire que j'peux pas sortir du quartier... C'est égal, j' suis content à présent... et mon lieutenant va leur en découdre... Pourquoi donc l' mécaniser de c' qu'il n'a pas d' barbe au menton?.. dam' c'est pas d' sa faute ça!... mais l' cœur est à sa place, et s'il avait d' la moustache, j' suis bien sûr que personne n' la lui couperait!... j'en ai pas non plus, moi... et qui, qui ose en rire sous mon nez, au régiment ou ailleurs? qui, qui ose s'en moquer ailleurs ou au régiment? Si qu'é qu'un l'essayait? cré coquin!... une, deux...

(Il se fend et touche presque madame Grécourt, qui pare la botte en sortant de son appartement avec sa fille.)

SCÈNE XVI.

CRICQUET, M^{me} GRÉCOURT, AMÉLIE.

MADAME GRÉCOURT.

Le jarret gauche plus tendu, monsieur; vous vous posez comme un écolier.

CRICQUET, la main au bonnet.

C'est vrai, ma colonel, on dit que je pêche un peu par le jarret gauche.

(Il se retire un peu au fond.)

MADAME GRÉCOURT, à sa fille.

Ce que tu viens de me dire est impossible; c'est une mystification ridicule.

AMÉLIE.

Je te jure, maman, que je t'ai dit la vérité; c'est M. Gorju qui me l'a appris; et il le tenait de M. Ernest, qui le tenait d'un de ses amis, qui le tenait à son tour de la rumeur publique de tout Bordeaux.

MADAME GRÉCOURT.

Au fait, cela pourrait bien être. (Appelant Cricquet.) Trompette, est-ce que vous l'avez entendu dire aussi, vous?

CRICQUET, s'approchant vivement.

Oui, ma colonel; quoi?

MADAME GRÉCOURT.

Je vous demande si vous avez entendu dire que le lieutenant Gabriel d'Aloigny eût jamais porté jupon et collerette?

CRICQUET, à part.

Est-ce qu'elle veut l' mécaniser aussi! (Haut.) Ça lui irait tout aussi bien qu'à une autre; il est si bien ficelé!

MADAME GRÉCOURT.

S'est-on souvent amusé de lui au régiment?

CRICQUET.

Très souvent, madame la colonel, et surtout le lieutenant Ernest, qu'est pas commode du tout à brider.

MADAME GRÉCOURT.

Où sont ces messieurs?

CRICQUET.

Je soupçonne qu'à la suite d'une bisbille ils sont descendus derrière la caserne pour s'aligner.

MADAME GRÉCOURT, à sa fille.

S'aligner, se battre. (A Cricquet.) Qui donc?

CRICQUET.

Le lieutenant Ernest et M. Gabriel.

AMÉLIE.

O mon Dieu!...

MADAME GRÉCOURT, à sa fille.

Si ce que tu dis est vrai, il n'y a rien à craindre; on ne se bat pas avec une femme.

CRICQUET.

Dans tous les cas, s'ils choisissent l'épée, je conseille à M. Ernest de se bien effacer, car le lieutenant Gabriel a la main légère, et il vous passe un dégagement qu' c'est un éclair, et v'lan!...

MADAME GRÉCOURT.

Vous péchez encore par le jarret gauche. Savez-vous quel est le provocateur?

CRICQUET.

C'est difficile à juger; un mot en amène un autre; c'est un feu de file de toutes les langues; les platines vont, et on marche... Le petit lieutenant est au régiment depuis peu de temps... je crois qu'on aura voulu le tâter. Mais je suis bien sûr à présent qu'il n' ferait pas l'plongeon, lui?... Ah! c'est que, voyez-vous, nous l'aimons tous dans la compagnie; il a toujours des sonnettes en poche au service des citrouilles.

MADAME GRÉCOURT.

Citrouille, simple dragon.

CRICQUET.

Et quand il nous met à l'ombre, c'est que nous avons deux fois brûlé la politesse à la consigne.

AMÉLIE.

On ne dit plus rien de lui dans le régiment?

CRICQUET.

Ah! si, mam'selle; il y en a d'aucun qui lui reprochent certains défauts qui lui ont fait du tort dans les commencements; mais on s'y est habitué.

AIR : Rantanplan, rantanplan.

A la lecture il s'applique
Comme en classe un vrai blanc-bec;
Dans sa bouche jamais d'chique,
Jamais d'cigarre à son bec.
Mais quoi qu'il soit bon enfant,
Il sait m'ner le régiment,
Rantanplan, tambour battant, etc., etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Nul jamais n'a vu d'poulette
S'pavaner à son côté;
Blonde ou brun', dame ou grisette,
Il se fich' de la beauté.
Mais à sa place, vraiment,
Moi j'mèn'rais c'sexe charmant,
Rantanplan, etc., etc.

MADAME GRÉCOURT.

C'est tout ?

CRICQUET.

Non fait, pardon excuse, ma colonel; on dit encore qu'il est un peu mirliflor, et que son père s'est trompé en lui faisant donner une épaulette.

AMÉLIE.

Tu vois, maman !

MADAME GRÉCOURT.

C'est bien, c'est bien... Poursuivez, trompette...

CRICQUET.

Je poursuis donc... On accuse encore son cœur de battre depuis quelque temps pour une sylphide qui n'est pas du tout piquée des hannetons.

AMÉLIE, étonnée.

Des hannetons !

MADAME GRÉCOURT, à sa fille.

Cela veut dire qu'il aime une jolie femme.

AMÉLIE.

Qui donc ?

CRICQUET.

Si j'osais parler devant vous...

AMÉLIE.

Parlez, parlez.

CRICQUET.

Cela n'vous fâchera pas, mam'selle ?

AMÉLIE.

Non, non.

CRICQUET.

Puisque l'adjudant me l'ordonne...

AIR : Galement je m'accommode.

On dit qu'elle est gentille,

Comm' vous ;

Que d'esprit ell' pétille,

Comm' vous.

On dit qu'elle est riieuse,

Comm' vous ;

Même un peu curieuse,

Comm' vous. } *ter.*

AMÉLIE.

Après ?

CRICQUET.

Même air.

Elle est fraîche est bien faite,

Comm' vous ;

Elle est un peu coquette,

Comm' vous ;

Elle a des jou's de roses,

Comm' vous ;

Et d'autres belles choses, } *ter.*

Comm' vous.

Pst, c'est chouette, ça.

MADAME GRÉCOURT.

Il est galant, le petit trompette.

AMÉLIE.

Mais à ce compte-là, ce serait...

CRICQUET.

Ce serait la fille de madame, ma colonel.

MADAME GRÉCOURT.

Voilà qui donnerait un démenti à tous ces propos... Mais n'importe, je veux tout éclaircir. Trompette, allez voir si le lieutenant Gabriel est dans les environs; dites-lui que je le demande.

CRICQUET.

Colonel, c'est que je suis bloqué.

MADAME GRÉCOURT.

Je vous débloque.

CRICQUET, saluant la main au front.

Colonel!.. Adjudant!.. (De la porte, en sortant.)
Je crois qu'elle en tient, la poulette.

SCÈNE XVII.

AMÉLIE, M^{me} GRÉCOURT.

MADAME GRÉCOURT.

J'avancerai ce drôle-là, il a de l'intelligence...

AMÉLIE.

Maman, je suis de ton avis.

MADAME GRÉCOURT.

Mais toi, mon enfant, que feras-tu si ce qu'on dit est vrai?... Ne va pas, au moins, t'attrister, te désoler; il faut montrer du courage, il faut faire voir qu'on est... femme.

AMÉLIE.

Et que puis-je faire ?

MADAME GRÉCOURT.

On en aime un autre et on l'épouse.

AMÉLIE.

Oh! jamais.

MADAME GRÉCOURT.

Console-toi, je te trouverai ce qu'il te faut. J'entends quelqu'un; c'est peut-être... (allant au fond.) oui, c'est elle, c'est Gabriel... laissez-nous.

AMÉLIE, rentrant

Ne la gronde pas trop fort, maman; je crois que je l'aime encore.

SCÈNE XVIII.

M^{me} GRÉCOURT, GABRIEL.

MADAME GRÉCOURT, à part.

De l'adresse et de la prudence.

GABRIEL, entrant vite.

Tâchons que le colonel ignore... Ciel!

MADAME GRÉCOURT, à part.

Elle est tout interdite. (Haut.) Approchez, approchez. Nous sommes indulgente, quand nous devrions peut-être nous montrer sévère... Je sais tout.

GABRIEL, à part.

C'est ce blanc-bec de Criquet qui aura parlé de mon duel.

MADAME GRÉCOURT.

Eh bien! que direz-vous pour votre justification?

GABRIEL.

Je dirai, madame, qu'il est des circonstances impérieuses devant lesquelles il faut se courber, et que ma conduite en est la preuve.

MADAME GRÉCOURT, à part.

C'était donc vrai! (Haut.) Ainsi, vous avouez...

GABRIEL.

Puisqu'on vous l'a déjà appris...

MADAME GRÉCOURT.

Allons, quelque chagrin qu'en éprouve ma fille, je regarde comme un devoir d'apaiser cette affaire; votre audace me paraît si originale que je me charge d'en écrire moi-même au ministre, avec qui je suis au mieux.

GABRIEL.

Mais il me semble que cela n'en vaut pas la peine.

MADAME GRÉCOURT.

Comment, cela n'en vaut pas la peine!

GABRIEL.

Ce sont de ces événements si simples, si fréquents dans les villes de garnison.

MADAME GRÉCOURT.

Mais au contraire, c'est un cas exceptionnel, et vous n'avez guère lu de semblables faits que dans les romans. (Elle le baise au front.) Au surplus, mon enfant, je n'ignore pas que votre conduite a été ce qu'on devait attendre d'une personne bien élevée, et que nul scandale depuis que vous êtes arrivée ici...

GABRIEL.

Je ne vous comprends pas, madame.

MADAME GRÉCOURT.

C'est bien, c'est bien; je ne parlerai de tout cela à mon mari que demain, après l'inspection, et je vous présenterai à lui sous des vêtements plus convenables.

GABRIEL.

Moi?

MADAME GRÉCOURT.

Oui, vous. J'ai là dans mon appartement

quelques jolies robes qui vous iront à ravir. Ma fille vous aidera dans votre toilette. Faites-vous coiffer à l'anglaise; cela vous siéra bien.

GABRIEL, de plus en plus étonné.

Que voulez-vous dire?

MADAME GRÉCOURT.

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse.

Allons, enfant, allons plus de contrainte;

GABRIEL, à part.

Ils ont juré de me pousser à bout!

MADAME GRÉCOURT.

Auprès de moi n'ayez aucune crainte; Je vous comprends et mon cœur vous absout. (bis.) Mais pour sauver la vertu qu'on menace Des étourdis qui la feraient broncher, A mes côtés je vous garde une place, Dans ma chambre à coucher. (bis.)

GABRIEL, à part.

Parole d'honneur! c'est à en perdre la raison.

MADAME GRÉCOURT.

Vous avez maintenant votre paix à faire avec ma fille; ne négligez rien pour l'obtenir; et à l'arrivée de votre frère, à qui nous allons écrire que vous avez enfin tout avoué...

GABRIEL, impatienté.

Mais je n'ai pas de frère, madame, je ne comprends rien à tout ce que vous me dites: Un corset, des collerettes... de grace et par pitié, expliquez-vous, car je vous jure que j'en perds la tête.

MADAME GRÉCOURT.

Vous ne pouvez cependant ignorer, mademoiselle...

GABRIEL, irrité.

Encore mademoiselle!

MADAME GRÉCOURT.

Comment voulez-vous donc qu'on vous appelle, je vous prie?

GABRIEL.

Au nom du ciel, madame, de quoi me parlez-vous?

MADAME GRÉCOURT.

De votre ruse, de votre déguisement.

GABRIEL.

Un déguisement!

MADAME GRÉCOURT.

Oui, et vous?

GABRIEL.

Je vous parlais de mon duel.

MADAME GRÉCOURT.

Un duel!

GABRIEL.

Je viens de me battre.

MADAME GRÉCOURT.

Avec qui?

GABRIEL.

Avec Ernest.

MADAME GRÉCOURT.

Vous n'êtes donc pas mademoiselle d'Aloigny?

que mademoiselle d'Aloigny n'osera jamais, malgré son audace, signer un contrat de mariage.

TOUS, riant.

C'est juste.

MADAME GRÉCOURT.

Et qu'elle ne tardera pas à venir humblement et devant tout l'état-major nous demander grace et nous dire...

SCÈNE XX.

LES MÊMES, GABRIEL, AMÉLIE.

GABRIEL, en entrant, et tenant Amélie par la main.

Mes amis, partagez ma joie, mon bonheur; je vous présente ma femme, madame d'Aloigny.

TOUS.

Sa femme!...

GABRIEL.

Oui, messieurs, ma femme. Ah! madame, que de reconnaissance!

GORJU, à part.

Elle a osé!... Il n'y a que les jeunes filles pour de pareils coups de tête.

MADAME GRÉCOURT, à part.

Ils ne savent plus où ils en sont.

AMÉLIE.

Oh! maman, que je suis heureuse!

GORJU, à part.

Pauvre petite brebis!

GABRIEL.

Eh bien! messieurs, vous ne me félicitez pas? est-ce que j'ai encore quelque rival à combattre?

LÉOPOLD, aux officiers.

Ah çà! qui donc nous a mystifiés? est-ce Ernest, ou le colonel?

MADAME GRÉCOURT.

Vous voyez, messieurs, que j'avais déserté votre camp.

TOUS.

Ah! madame...

GORJU, à part.

Est-ce que ce serait un homme?

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, CRIQUET, puis ERNEST.

CRIQUET, annonçant.

Le lieutenant Ernest!

TOUS.

Ernest!...

GABRIEL, courant à lui.

Tout est oublié, Ernest.

ERNEST.

Vaincu deux fois par toi, je viens te demander ton amitié et l'oubli de ma ruse.

GABRIEL.

Tu peux y compter.

MADAME GRÉCOURT.

Allons, Ernest est aussi un brave garçon.

CRIQUET, à part.

J'suis content aussi du père Bougon, je le débaptiserai.

MADAME GRÉCOURT.

Messieurs, après l'inspection, les fiançailles.

CRIQUET.

Les fiançailles! quelle bosse nous allons nous donner!

GORJU, à part.

Si pourtant c'était une femme!

GABRIEL, à Gorju, qu'il a entendu.

Capitaine, vous ferez des cocotes pour mes enfants.

GORJU.

Décidément, c'est un homme.

CHOEUR FINAL.

Ain du chœur du Démon de la Nuit.

Chez nous plus de querelle!

Le plaisir nous appelle.

A leur bonheur, (bis.)

Souscrivons de grand cœur.

GABRIEL, au public.

AIR: Aimer, c'est le bonheur suprême.

Vainqueur ici d'un adversaire

Que mon bonheur rendait jaloux,

J'ai maintenant une autre affaire,

Messieurs, à régler avec vous;

Je viens, messieurs, le régler avec vous.

Afin d'encourager mon zèle,

Daignez applaudir maintenant,

Vous, messieurs, à la demoiselle,

Vous, mesdames, au lieutenant.

CHOEUR.

Chez nous plus de querelle! etc.



FIN DE MADemoiselle d'ALOIGNY.